



INGRID THOBOIS

LE DON  
DE MARIN

M+

### *Le livre*

Marin a été conçu par PMA. Maintenant qu'il a dix-huit ans, il est en droit d'accéder aux informations qui lui permettraient de découvrir l'identité de ses donneurs. Mais en a-t-il besoin? Envie? Des donneurs, ce ne sont pas des parents! Marin a une mère, et c'est un garçon heureux. Et puis, est-ce bien le moment d'enquêter sur ses origines alors que le présent lui tend les bras? Un grand amour naissant, des études de cinéma passionnantes, la découverte de Paris... Mais le hasard est moqueur quand les coïncidences s'obstinent. Marin va devoir l'ouvrir, ce dossier!

*« Ce que je cherche maintenant? Certainement pas une mère, certainement pas un père. Mais des visages, des voix, des récits. Peut-être des raisons aussi. Comprendre pourquoi, grâce à qui, je suis là. »*

### *L'autrice*

Ingrid Thobois a enseigné le français en Afghanistan avant de se consacrer pleinement à l'écriture. Après Paris, elle vit aujourd'hui à Istanbul. Depuis *Le Roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés* (Phébus, Prix du premier roman 2007), elle alterne écriture de romans et de récits et a publié une quinzaine de livres pour la jeunesse. Passionnée de nage en eaux libres, de cinéma et de danse contemporaine, Ingrid Thobois écrit aussi pour le spectacle et a notamment signé l'adaptation chorégraphique de son roman *Le plancher de Jeannot*. Spécialiste de Nicolas Bouvier, célèbre écrivain voyageur, qui guide depuis toujours son écriture, elle amorce aujourd'hui une thèse sur son œuvre.

*À la mémoire d'Hadrien.*

*Pour Noémie, Margalith, Elijah, Mila, Liv,  
et autres miracles.*

INGRID THOBOIS

LE DON  
DE MARIN



*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Je pense que les cadeaux, les baffes ou les coups qu'on reçoit sont de toute façon sans commune mesure avec ce qu'on peut faire. Mais ce qu'on peut faire, c'est attirer l'attention des choses et tout à coup elles sont là, tout à coup elles se présentent comme des fiancées.*

\*

*Tout ce qui relève de l'architecture secrète du cosmos m'intéresse énormément. Je suis absolument convaincu qu'il y a plusieurs niveaux de lecture du monde dans lequel nous vivons, même ici, maintenant, dans cette chambre. Il y a un autre monde que celui qu'on perçoit ordinairement.*

*Nicolas Bouvier,  
Routes et Déroutes*

# 1

On en a tous, des photos sur notre frigo. Maintenus par des aimants kitschissimes rapportés d'un week-end ici, de vacances là-bas. Coincées entre une carte postale collector et un flyer de VéloPizza. À demi cachées par ces pense-bêtes qui se chevauchent de rendez-vous manqués en *to do lists* abandonnées. Couleurs ou noir et blanc. Photos de famille, photos de copains, photos d'enfants, photos de classe, planches de photomatons, duo aux expressions outrées, grimaces langue tirée, moues les yeux révoltés... Dans les vapeurs de cuisine, ces images se couvrent d'une fine pellicule de graisse, d'empreintes digitales, et finissent par se faire oublier, effacées par le mouvement infini des ouvertures et fermetures de porte à la recherche d'un yaourt, du beurre, d'une bière.

Depuis tout petit, je peux passer des heures à regarder ces clichés de travers, qui tombent et qu'on remet en place, qui glissent les uns sous les autres à défaut d'aimants suffisamment puissants. À chaque fin d'année scolaire, mon portrait est venu grossir la collection de visages familiers : ma grand-mère, mon grand-père, mon oncle, ma tante, mes cousins et cousines, et puis ma mère à diverses périodes de sa vie.

J'adore la voir jeune. Quelque chose me fascine dans l'idée qu'elle ait eu un jour mon âge : un corps de mon âge, un cerveau de mon âge, des désirs et des pensées de mon âge. Je reste sidéré devant les photos d'elle petite, minuscule, bébé. Toutes ces images me prouvent, au cas où j'en doutais, que ma mère a eu une vie avant ma naissance, qu'elle n'a donc pas toujours été ma mère, qu'elle aurait pu ne pas le devenir, que j'aurais pu ne pas exister, que quelqu'un d'autre aurait pu exister à ma place, moi à la place d'un autre, ou bien personne. À force de « pourquoi ? », j'avais le cœur à la renverse et l'esprit complètement embrouillé. Mais jamais je ne me demandais *Comment on fait les bébés ?*

Ça, je le savais.

Mieux que tout autre enfant.

La petite graine, les roses, les choux, pas de ça chez nous!

J'ai été élevé en plein midi, un mot pour chaque chose sous le projecteur de la vérité.

Jusqu'à ce que j'en aie ma claque, ma mère m'a emmené chaque dernier week-end de juin à Copenhague pour les Journées Cigognes, un événement annuel organisé par la clinique Vitanova pour réunir les enfants de tous âges, nés comme moi de dons de sperme, d'ovocytes, de l'un, de l'autre, ou des deux. À ces rassemblements joyeux comme des anniversaires géants, on était des flopées de gosses, d'adolescents, de parents. Trois jours durant, on allait d'ateliers en spectacles, de lectures en concerts, sans oublier les jeux de rôles. Le but : faire comprendre comment un spermatozoïde remporte la folle course de la vie, gagne le grand prix de l'ovule, s'y fond, perd sa queue, puis comment les cellules là-dedans se démultiplient jusqu'à former un embryon, puis un enfant, et pourquoi nos parents sont bel et bien nos parents, que nos

gènes et les leurs soient un peu, pas du tout, ou très très différents.

Ce que je saisisais de tout cela quand j'étais petit ? Pas mal de choses, mais pas tout, et pas complètement. En dix-huit ans, ma mère n'a pas manqué une occasion de remercier « les-deux-inconnus-grâce-auxquels-elle-m'a-eu » pour leur cadeau « mi-ri-fique ». Encore un peu, et elle leur aurait dressé un autel. Quand elle parlait de ma conception, sa bouche se fendait en un sourire si grand que j'imaginai devoir à ces gens un truc beaucoup plus fondamental qu'un spermatozoïde et un ovule : l'invention du chocolat ? La découverte des pâtes au pesto ? Mon skate ? Mon gisement de Playmobil<sup>®</sup> ? – dont je ne me doutais pas qu'il vaudrait un jour une fortune, plus personne n'ayant le droit de fabriquer le moindre jouet en plastique.

« Donner », je savais ce que c'était, et que c'était bien : maman m'y encourageait pour la beauté du geste et la sauvegarde de la planète. « Donner », je savais aussi que c'était difficile et que c'était définitif, à l'inverse de « prêter ». Mais il faut des années avant d'être en âge de comprendre scientifiquement comment ça jaillit,

la vie. Si bien que, très longtemps, malgré les Journées Cigognes et malgré les allusions répétées de ma mère, je me suis heurté à une grosse incompréhension : si ces deux personnes ultra généreuses et ultra inconnues étaient tellement importantes pour nous, pourquoi leurs photos n'étaient-elles pas collées sur notre frigo ? Plus de place ? Ça ne tenait pas ! Il suffisait d'enlever le flyer de VéloPizza. Ma mère, désarçonnée par ma remarque d'une implacable logique enfantine, avait hésité une seconde avant de me répondre que les photos de ces gens, on les avait perdues, mais qu'on allait chercher, et qu'un jour, quand je serais grand, c'est sûr, on les retrouverait. Rassuré, j'ai ainsi pu continuer de penser que les êtres humains se divisaient en deux catégories : ceux qui figuraient sur le frigo, et les autres.

## 2

Dans ma chambre d'étudiant, j'ai tout naturellement reproduit le concept du frigo-galerie. C'est même la première chose que j'ai installée dans mes quinze mètres carrés mansardés, septième étage sans ascenseur, W-C sur le palier. La semaine dernière, ça a été un vrai *strike*: départ de Rouen; séparation d'avec les potes éparpillés pour les études aux quatre coins de la France; emménagement dans mon premier chez-moi à Paris; accrochage de la photo de Salomé sur le frigo; rupture avec Salomé; décrochage de sa photo; mes dix-huit ans et tout ce qui va avec: le droit de voter, le droit de conduire, le droit d'aller en prison, et puis celui d'essayer de contacter mes donneurs.

Ou pas.

Vaste question qui m'est littéralement tombée dessus puisque, ma mère n'ayant jamais fait secret de rien, je n'ai pas du tout attendu mes dix-huit ans dans cette impatience-là! Mes donneurs ne m'ont pas hanté puisqu'ils ont toujours existé, certes seulement dans mon imaginaire, un peu comme les héros d'un récit que ma mère enrichissait d'année en année en fonction de ma maturité. Mais je n'ai pas eu besoin de les fantasmer. Je n'ai pas eu besoin de les reconnaître à tous les coins de rue. *Si c'était elle? Si c'était lui?* Je n'ai manqué de rien, certainement pas de transparence, certainement pas d'amour, certainement pas de parent. La vérité, c'est que jusqu'à ce que Salomé me largue, le fait d'être issu d'un double don ne m'avait posé aucun problème, et je n'y pensais pour ainsi dire jamais.

*Flashback*: en 2016, ma mère va sur ses quarante-trois ans. Cœur d'artichaut et passionnée, elle a enchaîné toute sa vie les amours aussi dévastatrices que sans suite. Au moment où l'horloge biologique tire la sonnette d'alarme, elle est célibataire. C'est la déprime. Une déprime lucide: le désir d'enfant, il va falloir faire une croix dessus.

Un vendredi, la radio en fond sonore, un débat attire son attention. Elle monte le volume. Le jour, elle s'en souvient, parce que c'est aussi un vendredi que je suis né. Et que du coup – sans rire! – ce prénom-là, elle y a pensé. La matinale est consacrée à un énième débat sur la loi de bioéthique une fois de plus renvoyée dans ses buts. À cette époque, quelques années à peine après l'acceptation du mariage pour tous, la PMA rend hystérique. Une foule de gens s'imaginent que la société va partir en miettes si on touche au sacrosaint schéma MAMAN + PAPA = BÉBÉ. Ça manifeste et ça s'insulte tous azimuts. Les autorités, elles, s'accommodent très bien de cette tempête qui permet de faire oublier que le drame environnemental en train de se jouer se chargera demain de l'extinction de la race humaine, tous bords confondus.

Ma mère écoute sans écouter les questions des journalistes, les réponses des invités. Dans sa tête se déroule déjà la possibilité d'une histoire – vu qu'elle est romancière, elle s'y connaît. Mais ce matin-là, ce n'est pas un nouveau projet de bouquin qui mijote dans sa tête. Un rayon de soleil entre par la fenêtre, glisse sur le parquet jusqu'à mordiller ses orteils. Ma mère allume son ordinateur, lance son moteur

de recherche. Une minute lui suffit pour trouver le bon endroit, les bonnes personnes et leurs coordonnées. Dans une immense expiration, elle expulse tout le vieil air de ses poumons, ouvre la fenêtre, inspire à fond. Une envie de danser sur les toits.

*Vitanova !*

Quand elle raconte, elle parle d'évidence totale. Faire un enfant seule ! Une décision limpide comme le soleil tape soudain sur un paysage éteint. Pas plus compliqué que d'aller passer le week-end chez une copine. C'était encore l'époque où, pour une bouchée de pain et sans véritable mauvaise conscience, on sautait dans des vols *low-cost* pour un oui ou pour un non – les plus éveillés promettaient de planter ensuite des arbres pour compenser leur empreinte carbone et ne le faisaient jamais. Ma mère avait une « amie » à Copenhague, dont elle n'aurait même plus su dire la couleur des yeux, mais dont les réseaux sociaux lui avaient permis de regarder la vie comme aux premières loges, et de se montrer fidèle de *like* en *like*, dans une illusion de proximité qu'un *chat* avait fait basculer dans le réel.

– Tu pourrais m'héberger le week-end prochain ?

– Dis-moi ton heure d’arrivée à Copenhague, si je peux, je viendrai te chercher.

Elles ne s’étaient pas vues depuis vingt-cinq ans. Dans l’avion, ma mère avait fait défiler deux décennies de visages, fêtes, lieux, silhouettes, mariage, fleurs, contenu d’assiettes, couchers de soleil, couleurs de cocktail, ciels, ventre de grossesse, bébé, enfant, autre bébé, bras plâtré, chat, mort d’un chat, chaton, enfant diplômé, enfant médaillé, déménagement, nouveau boulot...

– T’as vraiment pas changé!

– Toi non plus!

C’était faux.

Quand ma mère avait expliqué la raison de sa venue, la copine l’avait serrée dans ses bras. Elle avait finalement les yeux verts. Ma mère y avait vu un bon présage.

Une fécondation in vitro, ou FIV, par double don, ça se passe d’abord sur catalogues, sous microscopes, très loin du corps. Choix du donneur de sperme, sélection de la donneuse d’ovocytes, fécondation, attente, et cinq jours plus tard le verdict quant à la qualité – A, B, C, D – de l’embryon. Biopsie.

Congélation. Encore dix jours d'attente pour le diagnostic génétique préimplantatoire. Et c'est là, seulement, que le corps rentre en piste. Autostimulation hormonale – piqûres. L'idée : faire épaissir la muqueuse de l'utérus comme on prépare un lit aux petits oignons pour un invité de marque. Enfin, implantation.

*Vitanova* ressemblait à tout sauf à une clinique. Au quatrième étage d'un immeuble cossu au centre de Copenhague, des filles en t-shirt rose accueillaient les femmes comme pour un rendez-vous chez l'esthéticienne. « C'est Gabriella qui va s'occuper de vous. » Prénom badgé sur la poitrine à côté du logo : un fœtus lové dans un cœur, le cordon ombilical traçant en pleins et déliés *Vitanova*. Dans une chambre meublée d'un lit encombré de coussins dodus, Gabriella avait procédé à une vérification d'identité, la main sur la canule contenant l'embryon. Ma mère ne pouvait pas détacher le regard de l'objet. Dans son cœur, ça crépitait de partout. Bien sûr, il fallait garder la tête froide, et en mémoire les statistiques : 50 % de fausses couches à son âge. Mais au fond d'elle-même, pas une seconde elle n'avait douté du résultat. Gabriella avait proposé

à ma mère d'écouter une musique de son choix pendant le transfert de l'embryon.

– *Les Indes galantes*, de Rameau, c'est possible ?

– Tout est possible.

Ensuite, avec la copine, elles étaient allées visiter la maison de Karen Blixen, la Fondation Louisiana, et puis, malgré décembre, ma mère avait piqué une tête dans le bleu irrésistible de la Baltique.

### 3

Je ne suis pas un être bionique. Je suis un garçon lambda. Je ne suis pas né d'un réel augmenté. Je suis le fruit d'une manipulation humaine de gamètes tout aussi humains. Quelque chose qui concernait déjà près de huit millions de personnes dans le monde quand j'ai été conçu, et qui se pratique en France depuis les années 80 du siècle dernier. J'ai été cellulièrement conçu en laboratoire, OK, mais ensuite on m'a de nouveau confié à la nature en transférant mes premières cellules dans l'utérus de ma mère. À partir de là, plus personne n'a eu son mot à dire. Ma mère qui ne prie jamais raconte que, ce jour-là, elle l'a fait. Coup de chance : comme une greffe, la grossesse a pris, l'embryon s'est accroché et développé, non moins miraculeusement que pour n'importe quelle grossesse. Le placenta de ma mère m'a fourni tout le nécessaire. Mes racines fœtales ont trempé

dans son sang. Au bout de neuf mois, son corps s'est séparé du mien pour me mettre au monde.

La génétique a ses raisons que la raison ne connaît pas. Le type de dix-huit ans qui me fixe dans le miroir n'a aucune raison de ressembler à ce point à celle dont tout le monde dit qu'il en est le portrait. C'est un classique, paraît-il. Puissance du mimétisme ou échange d'ADN mère-fœtus neuf mois durant ?

Ce que je sais, c'est que cette femme qui m'a porté, et mis au monde, et élevé, et aimé, et engueulé, et protégé, et secoué, et motivé, et placé face à ses responsabilités... cette femme est ma mère avec laquelle je ne partage aucun gène.

Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais hésité, sur les formulaires, sur les fiches de présentation en début d'année scolaire, à écrire dans la case « mère » la seule et unique identité de la seule et unique femme que j'ai appelée, que j'appelle et que j'appellerai « maman ».

Ce que je sais, c'est que même au plus fort d'une prise de tête, je ne lui ai jamais balancé « T'es pas ma mère ».

Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais eu honte d'inscrire dans la case père : « inconnu ». Je me suis

souvent amusé à écrire « zozo », le terme le moins viril qui soit pour désigner le fameux cadeau sur lequel j'ai très tôt mis une image grâce aux Journées Cigognes : un spermatozoïde rigolard, le flagelle décoré d'un gros nœud cadeau.

Ce que je sais, c'est que ma donneuse d'ovocytes et mon donneur de sperme ont chacun un visage que je n'ai jamais vu, un prénom, un nom, une voix, probablement des tics et des tocs, une histoire, sans doute un boulot, peut-être une famille. Pourquoi chercher à en apprendre plus ? J'ai très bien vécu jusqu'ici avec l'idée flottante de ces figures de générosité. J'aime le mystère de ces inconnus de première classe, pas très différents des centaines d'autres que je croise chaque jour, et qui, au jeu des probabilités qu'est l'existence, tiennent un rôle dans ma vie. À laisser passer l'un, à bousculer l'autre, à m'arrêter pour répondre à un passant désorienté, à prendre le temps de regarder l'éclat d'une chevelure, l'architecture du hasard préside à ma trajectoire, détermine le meilleur et le pire, la rencontre et l'accident. D'ailleurs, un enfant, ce n'est d'abord rien d'autre que cela : l'accident d'une rencontre au-dedans. Ni plus ni moins qu'un autre, je suis né d'une histoire comme ça. Au fait, moi c'est Marin.

l'air fouette mon visage et m'oblige à fermer les  
yeux

    dans l'obscurité orangée de mes paupières apparaît  
le film de ma vie

    des photos des visages des lieux

    je vois

    Paris en tout petit

    le visage de Salomé

    la façade du Carillon

    le sourire d'Alice Macé

    les mains d'Ulysse

    je vois

    ma mère en train de nager

    la silhouette de Kawa

    le sourire d'Hadrien

Le temps s'est arrêté

Ma chute

est

infinie

Mon corps

vecteur parfait

© 2025, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2025, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : janvier 2025

ISBN 978-2-211-34572-9